



Vincent Brailly

5. DE JEUNES INDIENS TEKOS DE GUYANE rendent plus visibles des pétroglyphes des Amérindiens qui occupaient ce lieu il y a quelques siècles en les enduisant de glaise. Ces symboles humains et animaux évoquent des thèmes mythiques que les Indiens se transmettent encore aujourd'hui.

à l'esprit que ce que nous décidons ici affectera, pour toujours, nos enfants et nos petits-enfants [...]. Nous ne devons pas nous précipiter même si c'est la survie des nations indiennes qui est menacée comme elle ne l'a jamais été. Nous ne devons pas prendre des décisions trop rapides que nous pourrions regretter plus tard. Agissons avec sagesse plutôt qu'avec hâte.»

Les sociétés traditionnelles savent aussi ménager des moments de détente qui peuvent être l'occasion d'une prière, d'une méditation solitaire, ou au contraire de se retrouver avec les siens et de partager. Le *pow wow* est l'une de ces circonstances qui introduisent une « béance dans la durée », selon l'expression du sociologue Jean Duviols, et ce n'est pas un hasard si ces réunions où le chant et la musique des tambours rythment les danses constituent, au sein des communautés rurales (les réserves) et urbaines, les premières et plus manifestes expressions d'une identité amérindienne en plein renouveau. Comme un certain humour est un autre trait caractéristique des cultures nord-amérindiennes, au cours d'un de ces *pow wows*, dans la réserve ojibwé de Saugeen au Canada, un annonceur précisa, en invitant les participants à se dépêcher de revêtir leurs costumes de danse, que le début du *pow wow* était fixé à 14 heures juste, « No Indian time ! ».

Plus que le manque éventuel de formation ou l'absence de qualification, les réticences à se plier à la contrainte horaire (et à toute autre forme de contrainte) contribuent sans doute à marginaliser les Amérindiens par rapport au « monde du travail ». Un patron qui embauche un Indien ne tolérera pas longtemps qu'il se présente sur son lieu de travail avec un

retard systématique. Les Amérindiens préfèrent souvent les travaux saisonniers ou temporaires qui rapportent suffisamment pour vivre plusieurs mois.

Retour aux traditions

L'avenir des sociétés traditionnelles et des modèles qu'elles représentent dépend avant tout de leur volonté de les faire perdurer, mais aussi des possibilités objectives qui leur seront laissées de réaliser ce projet. Prises dans la logique de la croissance, les politiques officielles ne sont pas plus favorables aujourd'hui que naguère à un pluralisme culturel qui porte les germes de la contestation. Néanmoins, cette contestation – surtout depuis les années 1960 – s'exprime de plus en plus de l'intérieur.

Imitant leurs ancêtres amérindiens, un nombre croissant d'Occidentaux, poètes, artistes, intellectuels, hippies ou simples citoyens retournent aux sources et trouvent plaisir à méditer et à rêver au fond des forêts. Est-ce un hasard si l'objet d'artisanat le plus vendu dans les *pow wows* est l'« attrapeur de rêve » (*dream catcher*), un petit cercle, autrefois accroché au berceau de l'enfant, dans lequel est tressé un réseau en forme de toile d'araignée qui retient les cauchemars et ne laisse passer que les bons rêves, ces rêves qui décomposent l'être hors de la durée et de l'espace ?

L'une des critiques les plus sévères que l'on puisse faire au système dominant n'est-elle pas que, dans le même temps où les progrès de la médecine permettent une plus grande durée de la vie objective, les contraintes de la civilisation moderne provoquent un raccourcissement drastique du temps vécu ? ■

✓ BIBLIOGRAPHIE

É. Navet, *Des sociétés de rêve : natures, savoirs et savoir-vivre des sociétés chamaniques*, Actes du 4^e Congrès européen d'ethnopharmacologie, pp. 120-139, 2002.

É. Navet, *La quête de la « Terre sans mal » chez les peuples traditionnels : l'exemple des Tupi-Guarani (Amérique du Sud)*, *Le portique*, n° 10, pp. 111-132, 2002.

A. Bensa, *La mémoire des lieux chez les Kanak de Nouvelle-Calédonie*, *Ateliers*, vol. 17, pp. 83-89, 1997.

S. Poirier, *Les jardins du nomade, Cosmologie, territoire et personne dans le désert occidental australien*, LIT, 1996.

É. Navet, *Les sources mythiques de la fonction chamanique chez les Indiens Emerillon de Guyane française*, *Cahiers ethnologiques*, n° 14, pp. 49-77, 1992.

J. Highwater, *L'esprit de l'aube, Vision et réalité des Indiens d'Amérique*, L'Âge d'Homme, 1984.

Le temps double de l'Égypte ancienne

Jan Assmann

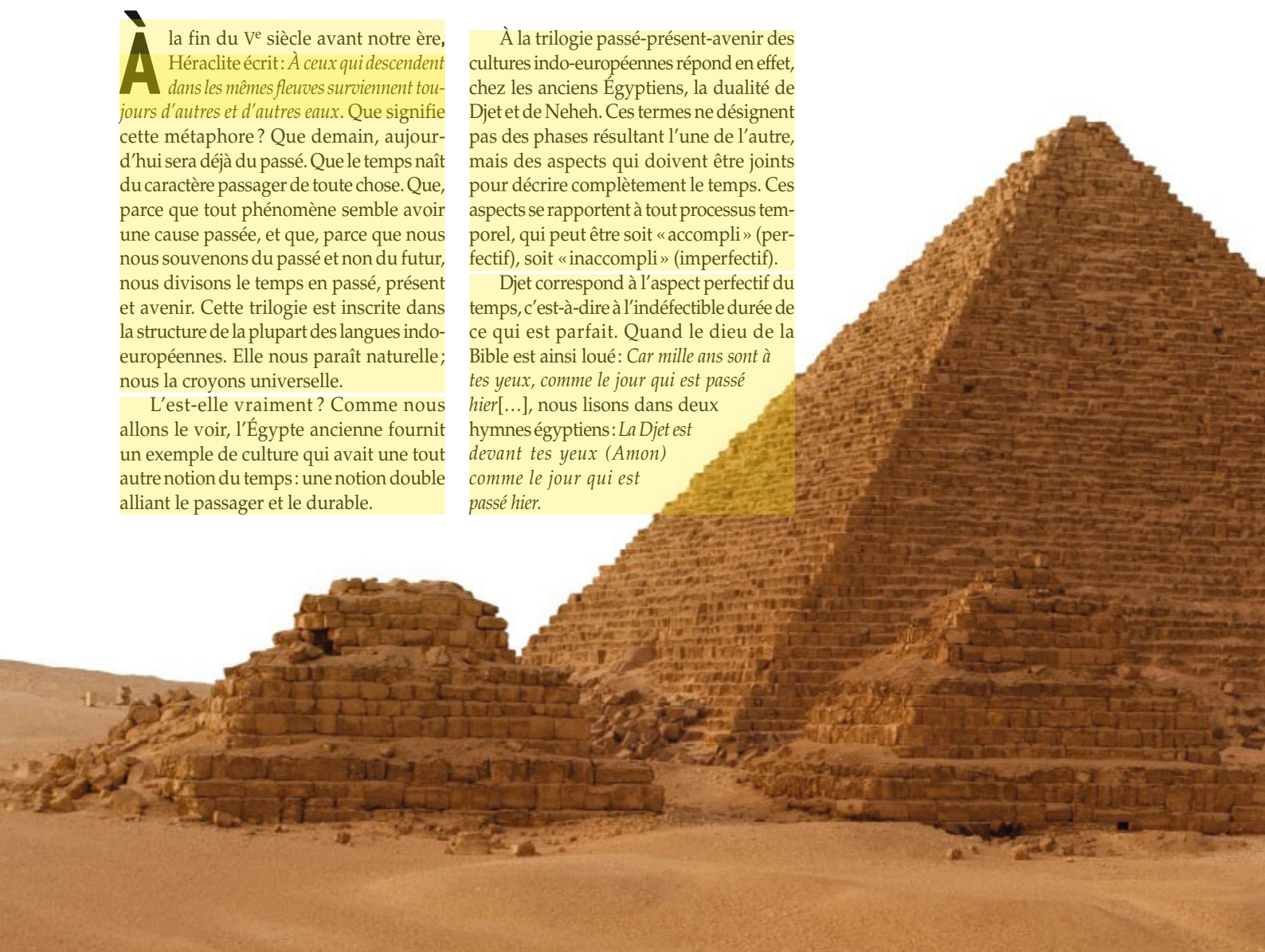
Pour les anciens Égyptiens, le temps n'était pas un flux s'écoulant en permanence en direction de l'avenir, mais l'union de deux aspects complémentaires : Djet, la durée éternelle, et Neheh, le temps cyclique.

À la fin du V^e siècle avant notre ère, Héraclite écrit : *À ceux qui descendent dans les mêmes fleuves surviennent toujours d'autres et d'autres eaux.* Que signifie cette métaphore ? Que demain, aujourd'hui sera déjà du passé. Que le temps naît du caractère passager de toute chose. Que, parce que tout phénomène semble avoir une cause passée, et que, parce que nous nous souvenons du passé et non du futur, nous divisons le temps en passé, présent et avenir. Cette trilogie est inscrite dans la structure de la plupart des langues indo-européennes. Elle nous paraît naturelle ; nous la croyons universelle.

L'est-elle vraiment ? Comme nous allons le voir, l'Égypte ancienne fournit un exemple de culture qui avait une tout autre notion du temps : une notion double alliant le passager et le durable.

À la trilogie passé-présent-avenir des cultures indo-européennes répond en effet, chez les anciens Égyptiens, la dualité de Djet et de Neheh. Ces termes ne désignent pas des phases résultant l'une de l'autre, mais des aspects qui doivent être joints pour décrire complètement le temps. Ces aspects se rapportent à tout processus temporel, qui peut être soit « accompli » (perfectif), soit « inaccompli » (imperfectif).

Djet correspond à l'aspect perfectif du temps, c'est-à-dire à l'indéfectible durée de ce qui est parfait. Quand le dieu de la Bible est ainsi loué : *Car mille ans sont à tes yeux, comme le jour qui est passé hier[...]*, nous lisons dans deux hymnes égyptiens : *La Djet est devant tes yeux (Amon) comme le jour qui est passé hier.*



De son côté, Neheh correspond à l'aspect imperfectif du temps, au mouvement cyclique jamais achevé, au retour incessant des jours, mois, années et autres cycles plus longs, tel celui du décalage entre le calendrier égyptien et le calendrier solaire, qui ne s'annule que tous les 1 460 ans (période de Sothis).

La trilogie passé-présent-futur nous semble d'autant plus naturelle qu'elle est inscrite dans les temps de nos verbes. Toutefois, la dualité des aspects « évolution (déroulement) » et « perfection (achèvement) » est naturelle aussi. De fait, l'anglais compte parmi les rares langues indo-européennes qui comportent une structure verbale traduisant l'aspect imperfectif : la forme progressive de, par exemple, *I am coming*.

La valeur qu'accordaient les locuteurs des anciennes langues égyptiennes aux aspects perfectifs et imperfectifs était aussi inscrite dans leurs systèmes verbaux. Quand il leur fallait exprimer quelque chose au passé, au présent ou au futur, les anciens Égyptiens se servaient de paraphrases. Il existait ainsi un verbe signifiant « avoir fait

quelque chose dans le passé ». Le futur s'exprimait à l'aide de la préposition « vers, en direction de » : « je viendrai » se disait ainsi « je suis en direction de venir ».

Pour saisir les concepts égyptiens, il est intéressant de prendre en compte l'étymologie des mots et surtout leur étymographie (l'origine de leur graphie). S'agissant de Neheh, cette approche est informative. La racine principale du mot est *hh* et caractérise des concepts tels que « chercher », « envahir » et « millions ». À première vue, ils n'ont pas grand-chose à voir entre eux et rien avec le temps, mais l'idée d'infini et d'imprévisible colle à chacun d'eux. De cette racine sont aussi issus les mots égyptiens *houh* et *haouhet*, qui désignent le chaos, l'interminable « pas encore temps ». La répllication dans ces mots du *h* et le préfixe *h-* (comme dans *h-aouet*) suggère un mouvement interne cyclique se répétant sans cesse.

Neheh s'écrivait en outre avec le soleil pour déterminatif. Les déterminatifs sont des signes sans valeur phonétique qui indiquent non pas une prononciation, mais l'appartenance à une classe de sens. Or le

déterminatif « soleil » se retrouve sur presque tous les termes temporels de l'Égypte ancienne, tels « heure », « jour », « saison », « année », « demain », « hier » : il se rapporte à la classe sémantique du « temps », ou plus exactement au temps mobile Neheh. Et quel autre déterminatif que le soleil, qui se lève et se couche tous les jours, serait mieux à même d'exprimer cette nuance ?

Le dieu-soleil, associé à Neheh

Le temps cyclique se manifestait aux yeux des Égyptiens quotidiennement et partout, dans les fluctuations du niveau du Nil, dans les migrations saisonnières des oiseaux, dans le cycle de la naissance et de la vie, dans la maturation et le vieillissement des hommes, dans la course des étoiles, les phases croissantes et décroissantes de la Lune, les enterrements et les avènements des rois. Bref, tout ce qui entourait l'Égyptien ancien, ainsi que les rythmes biologiques marquant son existence, manifestaient le travail de Neheh.

1. LE CARACTÈRE PERMANENT de la pierre était pour les Égyptiens une manifestation du temps immuable, de ce qui dure éternellement, aspect qui s'opposait au temps fini des cycles. Aujourd'hui encore, les pyramides expriment fortement cette notion égyptienne de l'éternité : construites en pierre pour durer, elles semblent immuables.

L'ESSENTIEL

✓ Dans l'Égypte ancienne, la notion de temps comportait deux aspects complémentaires : un aspect cyclique représenté par Neheh, et un aspect immuable représenté par Djed.

✓ Ces deux aspects du temps s'imposaient au cosmos et à tout ce qui existait.

✓ Pour un ancien Égyptien, le salut consistait à passer d'une existence inscrite dans les cycles temporels du monde supérieur à une existence inscrite dans le temps immuable du monde souterrain.